

cedre par sa libre volonté, sous le niveau de l'égalité populaire. Quelles sont les volontés de la Providence ? où nous mène-t-elle ? C'est le secret de Dieu.

Pendant cette discussion, les traits de Mlle de Langenais s'étaient altérés ; je la vis pâlir, ses yeux devinrent humides comme si elle y retenait des larmes ; je m'empressai de changer la conversation, et je me promis bien de ne plus exciter à l'avenir une exaltation monarchique que je ne pouvais partager. M. de Langenais mit le chevalier sur le chapitre de ses aventures personnelles ; l'imagination y entra sans doute pour quelque chose, mais il ne se faisait pas moins écouter avec un grand intérêt. Mme de Lancade revint sur le compte de l'émigration : cette charmante vieille femme, habituée à l'existence fastueuse de la cour de France, avait vécu pendant plusieurs années en peignant des fleurs sur porcelaine ; seule, elle survivait d'une nombreuse famille décimée par la guerre et par l'échafaud.

Malgré ses préjugés un peu gothiques, elle parlait de ses malheurs, sans passion contre ceux qui les avaient causés. Le curé de Notre-Dame avait habitué ces personnes si cruellement frappées à pardonner sans réserve ; si quelques idées fausses dominaient dans ce petit cercle prêt à s'éteindre, un mauvais sentiment n'y paraissait jamais.

Mlle de Langenais ne se mêla plus à la conversation que par monosyllabes ; mes efforts ne purent dissiper le voile de tristesse que j'avais involontairement répandu sur sa belle physionomie. Quelques jours plus tard, comme je me hasardais à lui en faire mes excuses, elle me répondit :

— J'ai à ce sujet des idées qui ne sont plus de mon temps, je le reconnais, je ne le vois que trop ; le temps ou moi, lequel a tort ? je ne sais. Juge de ce qui se passe par l'histoire, par les journaux, par les conversations de mes amis ; j'en suis douloureusement impressionnée, aussi je retourne avec bonheur toutes les facultés de mon esprit vers les âges passés : c'est là ma vie. Je crois que notre naissance nous a voués fatalement à certaines lois qui sont sacrées. L'aristocratie ne peut se séparer du roi et de la monarchie ; c'est à eux qu'il appartient de gouverner la nation et de la conduire vers le bien par les voies de l'autorité. Notre devoir est d'obéir au roi et de mourir à son service, convaincus que rien ne se fait pour lui qui ne soit fait

pour la France. Dieu nous a donnés au roi pour faire le bien du peuple ; si le roi fait mal, c'est à Dieu de le juger.

En parlant ainsi, Berthe de Langenais s'était animée par degrés ; son beau visage semblait illuminé d'une mystique auréole ; j'avais sous les yeux la foi monarchique dans sa plus belle incarnation.

Le cercle de l'hôtel Langenais se séparait régulièrement à dix heures précises ; à dix heures cinq minutes, je me retrouvai seul dans la vaste chambre où l'on m'avait installé. Aussitôt que je fus dans mon lit, la lumière éteinte et attendant le sommeil, je me mis à repasser dans mon esprit ce que j'avais vu et entendu.

D'après les paroles de M. de Langenais, d'après la manière dont j'étais accueilli par les amis de ma cousine, je ne pouvais douter du succès de mon mariage. Ruiné aujourd'hui, réduit à rien, j'allais me retrouver sur mes deux pieds avec deux cent mille francs de rente.

Ainsi que je te l'ai dit, à mesure que je m'éloigne de Paris, les bons sentiments me reviennent en foule. Si, sur le boulevard de Gand, je me sens dominé par les vices de l'esprit, en province, le cœur reprend ses droits. A Paris, la fortune seule m'avait préoccupé, ici, je songeais davantage à la femme dont j'allais faire la compagnie de ma vie. Si la beauté, l'intelligence, le caractère suffisent à déterminer l'amour, j'aurais dû, dès la première heure, prendre feu pour ma cousine ; cependant, ce n'est pas là ce que j'éprouvais ; je l'aurais préférée moins belle, et d'une supériorité plus contestable ; au risque d'en être blessé, j'aurais voulu quelques aspérités dans ce caractère toujours égal ; cette nature idéalisée s'élevait trop au-dessus des conditions vulgaires de l'humanité ; je me sentais pénétré d'un respect involontaire, une force occulte me tenait à distance au lieu de m'attirer. Mlle de Langenais me semblait faite pour prendre place sur un piédestal, au milieu d'un panthéon peuplé de statues de marbre, et pour y être adorée, il me semblait qu'une mort instantanée devait foudroyer la main téméraire qui toucherait aux voiles de cette mariée sublime.

Une heure d'insomnie me berça de ces chimères ; j'étais obligé de m'avouer que si je franchissais la distance que j'établissais entre ma cousine et moi, c'était pour arriver à des millions. Riche, je ne l'eusse point épousé : quelle honte ! Alors je me mis à calculer le train de maison que me permettrait cette énorme fortune ; je

peuplai par l'imagination mes futures écuries ; j'habillai mes valets, je rallumai les lustres de ce splendide hôtel, éteints depuis soixante ans, je le dépouillai de l'atmosphère claustrale qui l'enveloppait comme un suaire ; je vis errer dans mes galeries des guirlandes de femmes parées ; j'écoutai le joyeux murmure des fêtes, et quand je fus endormi, un orchestre fantastique continua, pendant le reste de la nuit, à chanter dans mon cerveau.

## VI.

## L'ÉGLISE NOTRE-DAME.

On n'a pas oublié que Mlle Claire de Langenais, mon autre cousine, était depuis quelque temps chez lady Blackstone, une amie et parente de sa famille. J'appris, à déjeuner, qu'on l'attendait pour le jour même : Berthe m'en parla dans les termes de la plus vive affection. Comme je craignais de gêner les premières heures de cette réunion, je sortis dès qu'il me fut possible de m'échapper, et me mis à rôder à travers la ville.

Dijon, malgré son antiquité et les souvenirs d'une histoire glorieuse, a conservé peu de traces du quatorzième et du quinzième siècles, qui furent sa grande époque. Le duché de Bourgogne s'est effacé dans la monarchie, le logis du roi a absorbé le palais des ducs, leur ville s'est fondue dans la ville de la royauté ; rien n'y rappelle plus les grands feudataires de la couronne ; tout, au contraire, y est marqué du sceau des parlements, ces grandes institutions qui portèrent si haut la gloire et la splendeur des provinces.

Les rues y sont droites et larges, formées par des maisons parfaitement alignées, à deux étages pour la plupart, bâties d'un style uniforme et légèrement monumental ; un grand nombre de beaux hôtels, élevés depuis deux siècles, rappellent le grand Etat des familles parlementaires. A Dijon, comme dans la plupart des villes de province où l'industrie n'a pas imprimé cet essor dont l'influence sur le bien-être des masses est au moins douteuse, on est frappé d'un état stationnaire qui va jusqu'au dépérissement.

Tout s'est amoindri depuis soixante années ; si la population s'est accrue, sa richesse n'a pas suivi la même marche ascendante ; les familles se sont entassées dans des maisons autrefois occupées par une seule ; l'herbe pousse dans les

rues ; les villes de province, jadis si gaies, n'ont plus que des habitants soucieux, des monuments transformés en prisons et en casernes, et de grandes maisons à fenêtres closes, où l'enseigne du marchand a remplacé le blason du gentilhomme. Est-ce la décadence ou le progrès ? Question difficile à résoudre, bientôt tranchée par les esprits légers et passionnés, mais non par ceux à qui l'étude et de sérieuses méditations ont révélé l'économie des siècles passés.

La construction tout entière de la ville de Dijon appartient à un siècle qui n'est pas celui-ci : à moins de fermer les yeux, on conviendra que les révolutions l'ont amoindrie et abaissée ; partout où j'ai cherché la trace de leur passage, il ne m'est apparu que des ruines : sur ces ruines rien ne s'élève. Comme dans toute l'Europe, les gloires religieuses, la piété, la charité des ancêtres se traduisent, dans cette ancienne capitale de la Bourgogne, par la fondation de nombreuses églises, de couvents et de communautés hospitalières ; mais comme tout a changé ! Là où la charité donnait, l'industrie fabrique et vend ; là où le prêtre bénissait, le prisonnier croupit ; là où le savant professait, le soldat apprend à croiser la baïonnette : ces idées ne sont pas de moi, mon ami, mais je les accepte : c'est Berthe qui me les a données.

Dès le début de ma course errante, je rencontrai l'église Saint-Philibert, monument de transition, le plus ancien peut-être de la ville, converti en magasin à fourrage ; un peu plus loin, de l'église inachevée de Saint-Jean, on a fait un marché. Peut-être avant la révolution lisait-on sur la porte : « Venez à moi, vous qui pleurez, et vous serez consolés. » Que faut-il augurer de ces profanations ? Peut-il exister un peuple sans Dieu ?

En longeant une belle rue qui conduit au palais, je remarquai qu'on avait inscrit tout récemment un nom nouveau à l'angle de ses maisons : — Rue de la Liberté. — J'eus la curiosité de demander quel était son ancien nom : — Rue de Condé. — Conçoit-on un plus absurde anachronisme ?

Toute la France s'est rendue complice de ces inepties vigoureusement blâmées par un journal très radical, mais non moins sensé. Il disait : « Respectez les monuments et les noms anciens ; créez des monuments et des noms nouveaux ! » Hélas ! la sève de la France paraît épuisée ; inhabiles même à imiter, nous demeurons impuissants devant toute création. Philosophie, poli-

tique, architecture, poésie, nous ne sommes plus que de serviles copistes.

Tu m'as connu bien enthousiaste de mon siècle, bien épris du mouvement qui porte l'humanité vers un avenir inconnu, mais que je rêvais sublime. Ces idées, je les avais encore en venant ici ; elles remplissaient ma tête et mon cœur ; mais les réflexions, l'étude et l'influence de ce puissant esprit qui s'appelle Berthe de Langenais ne me permettent plus d'envisager sans terreur la voie mystérieuse où sont engagées les nations. Plus tard, je livrerai à ta pensée méditative quelques aperçus de cette haute philosophie qui remplit l'hôtel Langenais.

Mes pérégrinations me conduisirent à l'église Notre-Dame, et je me rappelai, en examinant sa curieuse façade, que nous avions fait autrefois ensemble de longues dissertations archéologiques en parcourant l'Auvergne et le Languedoc. J'ai dessiné pour toi la façade de cette église, et, quelque jour, je t'enverrai mon croquis.

Comme je m'apprêtais à franchir le portail, je remarquai la triste mutilation des figures qui décoraient autrefois la partie supérieure. Les barbares de 93 ont voulu faire disparaître jusqu'à leurs vestiges, car on y voit la trace régulière d'un marteau de maçon. Je m'abandonnais à de pénibles réflexions quand j'aperçus le curé de Notre-Dame, entrant comme moi dans l'église.

— Quels mécréants, lui dis-je, que ceux qui ont ainsi mutilé ce beau portail !

— Rappelez-vous, me répondit-il, ces paroles de Jésus-Christ : « Mon père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. »

Nous parcourûmes tous deux ce joli monument, remarquable surtout par l'homogénéité de toutes ses parties. Il me fit admirer la prodigieuse légèreté de la voûte, qui semble littéralement suspendue, car elle repose, en apparence, sur des colonnettes extrêmement grêles ; leur épaisseur n'est pas de quinze centimètres. On construisait ainsi dans les temps d'obscurantisme où l'Europe a produit ses plus grands hommes, où l'intelligence humaine a fait ses conquêtes les plus vastes. Comme nous étions sortis un instant par une porte latérale, il me fit lire une grande affiche jaune placardée contre l'église, et qui portait ceci en gros caractères :

#### LA MENDICITÉ EST INTERDITE A DIJON.

(Arrêté du 9 octobre 1844.)

— Voilà, me dit-il, ce que les creuses théories de nos philanthropes ont produit de plus clair au sujet du paupérisme. On interdit à un homme de mendier ; ne devrait-on pas d'abord défendre à la misère de le frapper ? Singulière façon de venir au secours des pauvres, que de leur fermer tout accès à la charité publique !

— Il y a, lui dis-je à mon tour, de si grands abus dans la mendicité.

— C'est vrai ! Mais laisser mourir les gens de misère et de faim, n'est-ce pas un abus bien autrement monstrueux ? On se plaint du grand nombre de mendiants qui se rencontraient en France, il y a un siècle et davantage ; réfléchissez, et vous conviendrez que l'excès de la mendicité avait sa source dans l'excès même de la charité ; on demandait beaucoup parce que l'on donnait beaucoup. Sans doute le mendiant qui refusait de travailler était dans son tort, mais, du moins, le véritable pauvre était sûr de ne jamais mourir de faim : aujourd'hui on a changé tout cela ; on a mis la charité légale à la place de la charité religieuse ; on a supprimé le mendiant, mais le pauvre s'est multiplié. Nous qui, par état, voyons ces choses-là de près, nous savons combien la misère est horrible. Que Dieu ait pitié de nous, car il est impossible que la société demeure longtemps debout avec un peuple de prolétaires qui, à défaut de travail, ne rencontrent plus la charité !

Tenez, ajouta-t-il, en posant le doigt sur une autre affiche voisine de l'arrêté du 9 octobre, voici le remède, il n'y en a pas d'autre. C'était l'annonce d'un livre publié sous ce titre : « Dieu, unique vie des gouvernements et des nations. » Mais je crois, continua-t-il en souriant, que vous n'êtes pas très familier avec ces idées-là ; vous appartenez à la génération nouvelle, fille de l'Université, qui lui a appris ce qu'elle a voulu ; notre jeunesse croit tout savoir, elle juge tout et décide avec un aplomb superbe. Le temps passé, pour elle, c'est l'esclavage et l'obscurantisme ; ne croyez pas ces choses-là ; nos pères étaient plus éclairés que nous ne le sommes ; comparez les deux Constituantes ! Et surtout quelle différence dans la dignité des deux époques ! Comment peut-on parler de l'esclavage de nos pères ? Ceux qui les ravalent ainsi se sont, pour la plupart, entraînés à plat-ventre de-

vant l'absolutisme : je l'ai connu, j'en puis parler.

Chateaubriand, la seule haute intelligence qui se soit redressée devant lui, était un homme du temps passé. On calomnie nos pères quand on nous parle d'eux comme d'un troupeau de grosiers esclaves. Mais, ajouta-t-il en souriant, ces idées vous passeront ; causez de tout cela avec Mlle de Langenais ; son instruction sur le moyen-âge est immense. Je ne vous parle pas de sa foi monarchique, qui va jusqu'au fanatisme ; nos efforts pour atténuer cette exaltation sont demeurés sans effet.

Elle pouvait bien se défier de mes doctrines, à moi, vieux soldat de la république ; mais elle n'a pas cédé davantage à l'influence de son oncle, qui essayait de lui faire apprécier le besoin des temps nouveaux. Elle considère l'aristocratie de naissance comme un principe d'autorité et de protection nécessaires à la vie des peuples. Je crois, comme vous, que c'est une erreur, mais ni vous ni moi ne la convertirons. Vous avez déjà pu apprécier combien, à part cette tournure d'esprit, elle possède de qualités attrayantes et solides.

Je fis un geste d'assentiment. Il continuait :

— C'est une providence pour les pauvres de Dijon. Il est sans exemple qu'un malheureux se soit adressé à elle sans être revenu consolé ; ce qu'elle donne est immense ; enfin, c'est moi qui suis obligé de m'opposer à sa libéralité. Votre cousine est une sainte ; je ne puis lui comparer que Mlle Claire de Langenais : celle-ci est un ange descendu du ciel.

Une horloge du voisinage sonna deux heures ; le curé fit un mouvement de surprise :

— Déjà deux heures, s'écria-t-il, adieu, je vous quitte ; il faut que j'aille à mon confessionnal.

Je le saluai et m'éloignai ; toujours au hasard, en faisant les plus sottes réflexions et suppositions du monde sur ce que le respectable prêtre allait entendre dans son confessionnal. Après avoir erré quelque temps encore à travers la ville, je me retrouvai sur la place du Palais, où j'étais déjà venu : en face de moi, par la ci-devant rue Condé, s'avancait un monsieur tout en noir que je crus reconnaître et que je reconnus en effet : c'était Louis Monot, en tenue de procureur de la république, habit noir et pantalon noir.

Aux yeux d'un observateur, sa figure sanguine, ses cheveux d'un blond hasardé et son ab-

domen légèrement proéminent contrastaient avec cette tenue lugubre. Du reste, son maintien raide et compassé sentait convenablement le réquisitoire.

— Eh ! me dit-il, quand nous nous fûmes salués, que viens-tu faire à Dijon ?

— Tu le saurais si tu ne t'étais pas grisé le dernier jour où je t'ai vu.

Monot m'entraîna vivement dans la partie la plus déserte de la place.

— Surveille-toi, me dit-il avec une certaine angoisse : je suis un homme sérieux ; tu me compromettais affreusement si l'on t'entendait. Nous ne sommes pas ici à Paris, où l'on peut poser tout le jour en faux important et se conduire le soir en homme d'esprit. Sois discret.

Je promis à Monot de ne rien dire qui pût le compromettre, et je lui appris pourquoï j'étais à Dijon. Il en parut charmé et me souhaita bonne chance avec une apparence de franchise qui m'étonna. Peut-être se disait-il intérieurement qu'il pouvait lui être utile d'avoir un ami pourvu de deux cent mille francs de rente. Je le quittai en promettant de le revoir : le hasard ou la fatalité, peut-être le doigt de Dieu, me reconduisirent à l'église Notre-Dame ; j'y rentraï machinalement.

Le curé m'avait dit en me quittant : — Je vais à mon confessionnal. — Quand je traversai de nouveau l'église, je jetai en passant les yeux sur ce confessionnal. Il est en bois sculpté du dix-septième siècle ; au-dessus de la porte, sous un dais, dans un petit nuage, plane la colombe symbolique destinée à figurer l'esprit saint ; des roses et des marguerites sculptées en guirlandes, quelques petites têtes d'anges joufflus complètent cette modeste décoration. Ce confessionnal orné d'emblèmes si gracieux n'éveillait aucune des idées de terreur que j'avais entendu tant de fois attribuer à la confession. Je me tenais à distance et par côté, de manière à ne pas être vu.

Une femme, vêtue d'une robe bleue à larges raies de même couleur, enveloppée d'un mantelet sombre et fort simple, y était agenouillée. Je ne pouvais voir son visage, mais je fus frappé de la grâce de son attitude, des ondulations de sa robe, d'un je ne sais quoi qui trahissait la beauté. Je demurai quelques minutes immobile, feignant de prier moi-même, afin d'attendre sa sortie et de voir son visage. N'as-tu pas éprouvé quelquefois cette attraction bizarre qui nous pousse à jeter un regard sous le voile d'une fem-

me qui passe, que nous ne connaissons pas et que nous ne reverrons jamais ?

Quand elle quitta le confessionnal, je fus frappé de la sérénité joyeuse qui resplendissait dans tous ses traits. Ah ! si la pénitence est une fiction, un jeu de l'imagination et du cœur, comme disent les physiologistes, heureuse est la fiction qui peut donner à la physionomie cette ravissante expression de paix ! Je ne pus que dévorer d'un œil rapide ce corsage charmant ; à peine debout elle baissa son voile ; du reste, elle ne m'avait point aperçu.

A côté du confessionnal, à droite de l'entrée de l'église, entre le troisième et le cinquième piliers... Oh ! comme tous ces détails sont gravés dans ma mémoire !... est une chapelle latérale vouée au sacré cœur de Jésus. On y entre par deux portes décorées dans le style du seizième siècle ; c'est là qu'elle vint s'agenouiller. Quelle grace dans sa démarche ! Quelle pudeur dans son maintien ! Jamais un pied plus charmant a-t-il foulé ces dalles sacrées ! Elle se mit devant l'autel, sur les degrés mêmes ; et moi, assis sur une des chaises dont l'église est peuplée, cherchant à me dissimuler derrière un pilier, je la regardais sans être vu, comme un oiseau dont on guette les jeux.

Que se passait-il en moi, mon ami ? Étais-je donc épris déjà de cette jeune fille ? Je ne sais, je ne pensais à rien ; je sentais, j'étais comme foudroyé : quelquefois j'avais entendu parler de ces irrésistibles sympathies qui jettent l'homme le plus fort vaincu et terrassé dans l'ombre d'une femme ; mais ne les ayant jamais éprouvées, je n'y croyais pas. Un sentiment pareil venait peut-être de me subjugué. Au moment où elle se leva, je me rejetai vivement derrière le pilier qui m'abritait ; instinctivement, je redoutais d'effaroucher cette douce apparition.

Elle passa près de moi d'un pas si léger qu'elle semblait glisser et non marcher. Je ne sais comment il se fit qu'une fleur tomba de sa ceinture ; machinalement, je me levai, je la relevai de terre et je la portai involontairement à mes lèvres ; quelques pas plus loin, elle s'aperçut sans doute de la perte qu'elle venait de faire, car elle tourna la tête en arrière d'un air inquiet, et me vit tenant à la main la fleur qu'elle cherchait.

A Paris, en semblable occasion, j'aurais fait une folie ou commis une impertinence ; sous les voûtes de l'église Notre-Dame, je me sentais tout autre. Je m'avançai timidement vers cette

belle fille qui semblait hésiter, et, m'inclinant devant elle sous le poids d'un religieux respect, je lui rendis cette fleur. Elle la prit d'une main un peu tremblante ; je n'osai pas la regarder, mais je sentis qu'elle rougissait ; elle balbutia quelques mots, un remerciement que je n'entendis pas, et s'éloigna d'un pas plus rapide. Je restai là, muet, immobile, sans conscience de moi-même, longtemps après qu'elle eut disparu. Je sortis de l'église sous l'empire d'une mélancolie pleine de tendresse. L'esprit ne me disait rien, mais j'emportais dans mon cœur un monde nouveau.

## VII.

CLAIRE.

Il était près de quatre heures quand je mis un terme à mes courses vagabondes. La première nouvelle que j'appris fut l'arrivée de Mlle Claire de Langenais.

A peine étais-je dans le salon depuis dix minutes, qu'elle y parut elle-même vive et légère comme un enfant. A ma vue, elle fit un mouvement de surprise et rougit ; je sentis tout mon sang refluer à mon cœur ; l'inconnue de l'église Notre-Dame était devant moi. Soit timidité, délicatesse ou prescience qu'il y aurait plus tard entre nous de nouveaux secrets, je n'osai pas dire un mot de la rencontre que tu connais ; elle n'en dit rien non plus, et nos âmes commencèrent à se parler dans ce mutuel embarras.

Claire est moins grande que sa cousine, moins imposante, mais plus gracieuse ; ses cheveux, extrêmement abondants, sont du blond légèrement bronzé qui plaît tant aux peintres de l'école vénitienne ; son teint, également blond, participe à la richesse de cette couleur, et présente des tons dorés de la plus grande beauté. Rappelle-toi les madones de Raphaël et tu auras une idée de l'expression charmante, de l'ineffable chasteté qui règnent dans sa physionomie : le front, légèrement bombé, atteste la bonté d'une âme qui semble passer tout entière dans l'azur limpide de ses yeux.

Ajoute à ces quelques traits des épaules dont aucune guimpe, fut-elle de toile ou de bure, ne pourra voiler les formes irréprochables, une taille arondie par l'embonpoint d'une florissante santé, des mains chargées de fossettes, des pieds qui semblent toujours prêts à courir ; imagine-

toi l'ange et la femme confondus, la tête et l'âme d'une vierge animant un marbre de Vénus, et tu seras encore loin d'avoir évoqué la réelle image de Claire de Langenais.

Déjà, tu vois commencer et grandir un amour qui t'attriste, puisqu'il va jeter ses barrières à travers un mariage qui doit me rouvrir la vie dans des conditions si belles, mais ne te hâte pas de le juger ainsi ; ce serait t'affliger de ce qui fait mon bonheur.

Le soir, quand les habitués de l'hôtel Langenais furent installés autour de la table de whist, je me trouvai seul avec mes deux cousines, tant les vieilles gens étaient absorbées dans le jeu à un centime la fiche. Claire me déclara naïvement qu'elle n'avait jamais pu comprendre le maniement des cartes ; elle prit un ouvrage de tapisserie tendu sur un métier, et les deux cousines se mirent à y travailler ensemble.

Quant à moi, assis tout auprès sur une causeuse, je contemplais avec l'enthousiasme d'un artiste, le groupe charmant que formaient ces deux jeunes filles. Assises côte à côte, penchées sur le métier, leurs têtes rapprochées, l'une tout en noir, l'autre grave et la chevelure sombre parée de quelques nœuds de velours ; l'autre vêtue de blanc, avec un ruban bleu pour ceinture, la tête dorée, le visage épanoui comme une fleur. Toutes les fois qu'elle m'adressait la parole, Berthe suspendait son travail et tournait vers moi ; sans aucun embarras, son regard fixe et profond. Quand elle me répondait, Claire baissait la tête, elle parlait vite et je la voyais rougir ; rarement son regard effarouché rencontra le mien.

Une amitié profonde unissait ces deux jeunes filles, pareilles par l'âge, élevées dans le même berceau, presque sœurs. Soit qu'elle acceptât une supériorité d'esprit ou qu'elle y fût portée par l'extrême douceur de son caractère, Claire marquait à son imposante cousine une sorte de soumission respectueuse. De son côté, Berthe laissait voir une sollicitude presque maternelle pour ce bel ange blond dont la Providence lui avait confié la tutelle en la faisant orpheline de sa mère.

Quel calme profond que celui dont j'étais entouré ! En le comparant au spectacle de la vie, telle que je la connaissais, je me demandais comment j'avais pu me laisser aller sans résistance au tourbillon de tant de folies, lorsqu'il m'eût été si facile de m'arranger une existence pleine de repos. Mais, hélas ! il n'est que trop vrai, la plupart du temps, ce n'est pas nous qui faisons

notre vie ; les événements, les circonstances la déterminent à leur gré. Jeté à vingt-deux ans, seul et sans guide au milieu de Paris j'en avais subi, j'en supportais encore la pernicieuse influence.

Des maximes fatalistes étaient devenues ma règle ; j'avais pris l'habitude de ne plus croire qu'au mal et à l'infamie, parce que, dans cette vaste léproserie, le mal m'avait été révélé dans tous les faits, et l'infamie dans tous les cœurs. A mesure que je pénétrais plus intimement l'existence de l'hôtel Langenais, je sentais mes vieilles idées s'évanouir comme un mauvais rêve. L'exemple de tout ce qui m'entourait réveillait en moi les germes étouffés de l'éducation que donne la famille chrétienne ; je me sentais envahi par la contagion de la vertu ; mes vices d'emprunt se fondaient rapidement dans cette atmosphère sanctifiée par l'honneur, la probité antique, la foi religieuse, les grâces et la beauté.

Je faisais ces réflexions en laissant errer mes yeux charmés de l'une à l'autre de mes deux cousines, charmantes créatures, présent du ciel fait à la terre ; je les faisais en regardant le visage si calme de M. de Langenais, cette belle tête où la douleur avait imprimé son cachet, où la résignation mêlée d'espérance avait mis son auréole ; je les faisais à la vue des deux vieillards, débris foulés par les révolutions, fortunes détruites, rejetons sans postérité de familles fauchées par le bourreau, fidèles de la monarchie, auxquels je n'entendais former ni plaintes ni vœux dictés par la colère ; mais je les faisais surtout, ces réflexions à la fois tristes et consolantes, je les faisais en contemplant ce soldat de la république et de l'empire, qui était venu se reposer de vingt ans de batailles dans la soutane d'un prêtre obscur.

Tout ce que j'avais entendu de ces lèvres saintes n'était que mansuétude, paix, tolérance et pardon : il était le porte-parole de Dieu dans cette maison où vivait la foi des vieux âges. Si des maîtres je descendais aux serviteurs, je ne cessais de rencontrer une quiétude profonde empreinte sur toutes les physionomies. Ceux-ci semblaient s'acquitter avec joie de leurs fonctions, rendues faciles par le plus doux des commandements. Rien ne décelait en eux le mercenaire : maîtres et serviteurs ne formaient qu'une famille.

Peut-être, mon ami, m'accuseras-tu de passer trop souvent à côté de l'histoire que tu m'as demandée ; mais ne faut-il pas te raconter avec